Une pensée du haut lieu : *La Colline inspirée* de Maurice Barrès

« J'en viens, vous le voyez, à votre question des « hauts » lieux, lesquels sont bien, n'est-ce pas, ces points du monde où l'on peut penser qu'on pourrait, du fait de traditions religieuses ou de la qualité d'un site, ou d'un ciel, atteindre mieux qu'ailleurs au rapport à soi qu'on recherche. Nous avons idée de hauts lieux de cette sorte, chacun de nous. Mais n'est-ce pas simplement parce qu'ils permettent d'une façon ou d'une autre la substitution que je viens de dire, de l'Image à la vraie Présence ? »¹

La Colline inspirée est un roman, paru en 1913, qu'une postérité oublieuse, mais parfois juste dans la cécité capricieuse de ses jugements, sait encore associer au nom de Barrès. Au centre du livre, un lieu-personnage : la montagne de Sion-Vaudémont, que désigne la périphrase éponyme de « colline inspirée ». Que l'intention poétique - la célébration d'un haut lieu, l'invention d'une prose romanesque capable d'être réaliste sans perdre de puissance incantatoire - se double d'une volonté politique - l'évocation, après Sainte-Odile, lieu sacré de l'Alsace, dans *Au Service de l'Allemagne*, en 1905, de Sion-Vaudémont, « le lieu sacré de la Lorraine »² -, n'étonne pas chez un écrivain qui n'a cessé, dès l'aube de son œuvre, de considérer que l'écriture n'avait de sens qu'articulée à une possible action dans et sur le monde, que la *poiesis* n'avait de dignité qu'en tant qu'elle pouvait servir, sans se desservir elle-même, une *praxis*. Mais si Barrès a pour dessein, dans ce livre comme dans les précédents, de mobiliser l'énergie nationale en rappelant la sacralité immémoriale des hauts

¹Yves Bonnefoy, « Existe-t-il de « hauts » lieux ? », enquête de la revue *Autrement* (1990), reprise dans *Entretiens sur la poésie (1972-1990)*, Paris, Mercure de France, 1990, p.354.

²Maurice Barrès, *Mes Cahiers*, tome XVII de *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Paris, Au Club de l'honnête homme, 1965-1968, pp.279-280.

lieux des provinces annexées, contribuant ainsi à préparer les consciences à l'idée d'un inéluctable sacrifice en leur faveur, *La Colline inspirée* n'en est pas pour autant un livre politique, impuissant à survivre à sa cause. Comme aux meilleures pages d'*Amori et Dolori sacrum*, Barrès transcende ce qui pourrait n'être, pour un lecteur d'aujourd'hui, pour qui le traumatisme de 1870 est une lointaine rumeur de l'histoire, que circonstanciel, et parvient à saisir la quintessence d'un site afin de définir, à travers lui, ce que peut être, entre poésie et spiritualité, la magie d'un haut lieu.

La Colline inspirée est un livre-gouffre³. L'expression a un double sens, l'un immédiat, superficiel, l'autre plus profond et plus intime. Elle signifie tout d'abord que ce roman, fruit d'une longue enquête, a demandé à son auteur des efforts qui font de sa gestation un véritable *pensum*. Pour raconter l'aventure des frères Baillard, Léopold, François et Quirin, trois prêtres qui, après avoir relevé le sanctuaire de Notre-Dame de Sion, vers 1840, tombé en déshérence après la Révolution, étaient entrés en conflit avec leur évêque et, sombrant dans l'hérésie, avaient été accusés d'avoir transformé, sous la houlette de l'illuminé Michel Vintras, la colline en lieu de sabbat, il aura en effet fallu à Barrès dix années de travail⁴. Cette « histoire de réticences et de mystère », selon une expression des *Cahiers*, offrait un mélange peu orthodoxe de christianisme et de paganisme, de mysticisme et de sacrilège, de ferveur et d'hérésie, qui ne pouvait que requérir l'imagination de Barrès toujours attisée par la porosité des frontières mentales, intellectuelles et spirituelles. Que le culte marial puisse céder la place - du moins dans l'imagination de consciences inquiètes - à des *nuits de Walpurgis* n'amointrit pas la sacralité du haut lieu, au contraire : il n'en devient que plus fascinant. L'hétérodoxie de l'entreprise des Baillard apparaît même comme le signe manifeste du caractère surnaturel de la colline. La sacralité du lieu ne s'accommode que malaisément des formes instituées de la religion : elle est une puissance illimitée que l'action et la pensée humaines ont du mal à dompter et à circonscrire. L'histoire des frères Baillard rejoint la thèse de Barrès selon laquelle « sous une épaisseur plus ou moins forte de christianisme, demeurent d'obscures survivances du paganisme, toute une barbarie prête à remonter à la surface, des débris du passé, des détritrus de religion, auxquels la civilisation n'a aucun intérêt à laisser la place libre »⁵. Gouffre, le livre l'est donc aussi par l'empathie qu'il exige de son auteur avec un

³ « Voici un gros manuscrit que j'achève de mettre au net (...) Il représente bien des années de ma vie et j'y pourrais en engloutir plus d'une. Il y a ainsi de ces sujets qui sont des gouffres », *Mes Cahiers*, tome XVII, p.229.

⁴ Sur la genèse du roman, on consultera avec profit l'article très fouillé de Claire Bompaire-Evesque : « Roman balzacien, roman « idéologique » : les choix de Barrès dans *La Colline inspirée* », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, juillet-août 1998, n° 4, pp.583-616.

⁵ *La Grande Pitié des Eglises de France, L'Œuvre de Maurice Barrès*, tome VIII, p.37.

sujet - le rayonnement d'un haut lieu, l'aventure spirituelle, aux confins de la folie, qu'il suscite chez des hommes qui semblent subir son emprise -, dont le développement interdit toute mise à distance⁶. Comme dans toute écriture du lieu, il ne s'agit pas pour le sujet seulement d'écrire sur un lieu mais véritablement de s'écrire à travers le lieu, d'être écrit par lui, dans un mouvement de compénétration qui ne laisse pas indemne⁷. A travers la colline de Sion-Vaudémont et l'influence qu'elle exerce, surtout sur le personnage de Léopold, Barrès affronte et interroge ses propres élans mystiques, la tentation de l'absolu qui ne le quitte pas ainsi que son rapport, plus malaisé que véritablement conflictuel, à l'Eglise.

L'incipit du roman est restée célèbre - « Il est des lieux où souffle l'esprit »⁸ - tout comme la litanie des noms qui l'accompagne⁹ : Lourdes, les Saintes-Maries, la Sainte-Victoire, Vézelay, le Puy-de-Dôme, les Eyzies, Carnac, Brocéliande, Alise-Sainte-Reine, le mont Auxois, le mont Saint-Michel, la forêt des Ardennes, Domrémy. Une géographie spirituelle s'esquisse dont l'écrivain égrène les sanctuaires. L'esprit dont il capte, dans l'inaffabilité de sa parole, la présence, n'a rien pourtant, semble-t-il, de paisible ou de bienfaisant. A lire l'évocation de Sainte-Victoire, dont les « terres sanglantes » suscitent une « horreur dantesque » (573), des feux follets et des orages de Brocéliande, d'Alise-Sainte-Reine « où les Gaulois moururent aux pieds de leurs dieux » (573), des « sables mouvants » du Mont Saint-Michel (573), l'on se rend compte d'emblée que, dans le haut lieu, le saint esprit et le mauvais esprit font bon ménage. Entre l'Esprit et les esprits, le départ n'est guère facile et c'est bien, paronomase oblige, le démon dont on pressent la présence, dans le nom même de Sion-Vaudémont. La Jérusalem céleste ressemble à une citadelle assiégée par le malin. Barrès, dans les hauts lieux qu'il évoque, ne recense d'ailleurs pas les signes du miracle et si le mystère tente d'être appréhendé en pleine lumière, force est de voir qu'il n'est jamais transparence immaculée. Dans le lieu sacré, plane toujours le souvenir d'une menace ;

⁶ L'écriture de *La Colline inspirée* relève donc de cette connaissance pathétique dont nous avons montré l'importance chez Barrès dans « Maurice Barrès et la connaissance par les gouffres », Emmanuel Godo (éd.), *Ego scriptor : Maurice Barrès et l'écriture de soi*, Paris, Kimé, 1997.

⁷ Sur cette question de la poétique du lieu barrésien, nous nous permettons de renvoyer à notre essai, *La Légende de Venise : Maurice Barrès et la tentation de l'écriture*, Septentrion, 1996.

⁸ Maurice Barrès, *La Colline inspirée*, p.573. Nous citerons désormais, entre parenthèses et sans appels de note, la pagination qui renvoie à l'édition de Vital Rambaud des *Romans et voyages* de Maurice Barrès parus chez Robert Laffont, dans la collection « Bouquins », en 1994. *La Colline inspirée* fait partie du Tome VI de *L'œuvre de Maurice Barrès*, op.cit.

⁹ Il n'est pas abusif de dire que Barrès crée là un genre : le poème en prose du lieu. Ses pages sur Venise, sur Tolède, sur la Lorraine ont marqué durablement les sensibilités. Camus, par exemple, réfère explicitement à l'incipit de *La Colline inspirée*, dans « Le vent à Djémila » (*Noces*, 1938) comme pour se dégager, par la négation, de la tutelle barrésienne : « Il est des lieux où meurt l'esprit pour que naisse une vérité qui est sa négation même » (*Noces*, Gallimard, Folio, p.23).

l'étrangeté y est tangible car la mort a laissé trace de son terrifiant passage, comme une *invisibilité manifeste*, perceptible au sein même du visible. Le mystère, chez Barrès, est d'abord une forme de peur. C'est pourquoi le premier chapitre du roman ressortit à l'esthétique du sublime, telle que Burke l'a définie : « La passion causée par le grand et le sublime dans la *nature*, lorsque ces causes agissent avec le plus de puissance, est l'étonnement (*astonishment*), c'est-à-dire un état de l'âme dans lequel tous ses mouvements sont suspendus par quelque degré d'horreur »¹⁰. La sacralité du lieu est indissociable d'un sentiment de peur et de terreur, comme la forêt des Ardennes qui est « tout inquiétude et mystère » (573). Les scènes de nuit, de neige, si nombreuses dans le roman, seront la traduction, dans l'ordre du récit, de ce malaise foncier qui émane du haut lieu : si l'esprit souffle sur la colline de Sion-Vaudémont, si la vie de Léopold et de ses disciples est inspirée, ce n'est pas sur le mode d'une légèreté communicative mais plutôt sur celui d'un étouffement, d'une exténuation, d'un confinement progressifs.

La fréquence des nocturnes dans le roman a aussi pour fonction de rendre sensible le fait que l'aventure des Baillard est une odyssée dans la nuit de l'être, dans les confins intérieurs où la raison rencontre son contraire. Le haut lieu expose celui qui s'y achemine à une rencontre, éprouvante et fascinante, avec ses propres ténèbres. En des temps de trop grande lumière, où le savoir positif affiche, obscène, sa prétention à tout comprendre, le tamis et l'opaque de *La Colline inspirée* ont pour but de rappeler que le mystère est vital et que l'homme a besoin, pour vivre intensément, d'inconnu et d'ineffable. « Comment vivre sans inconnu devant soi ? » demandera René Char. La litanie des hauts lieux, sur laquelle s'ouvre *La Colline inspirée*, est une manière de repérer, au cœur d'un monde que le savoir dessèche, des lieux de haute espérance d'où l'inconnu n'a pas encore été banni. C'est pourquoi l'incipit du livre recense avec une telle avidité, une telle force de conviction, comme autant de signes cruciaux, tout ce qui, dans les hauts lieux, échappe à la raison. Les « pierres inexplicables » de Carnac, le « miracle » du mont Saint-Michel, les « fictions (...) aériennes » de la forêt des Ardennes (573) sont autant de raisons, fragiles mais indéniables, de ne pas désespérer. Les hauts lieux sont d'abord des lieux dont la signification excède ce que la raison humaine peut en saisir. Ce sont donc des lieux où la prétention de l'homme à tout comprendre, à tout maîtriser s'évanouit ou du moins rencontre une limite sous la forme d'un déni aussi ferme qu'utile. L'homme y fait l'expérience d'une forme de faiblesse qui est aussi une grande leçon de force. Consentant à se défaire de cette raison qui le musèle sous couvert de le guider, il

¹⁰ Edmund Burke, *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, 1757, traduction de Baldine Saint Girons, Paris, Librairie philosophique Vrin, 1990, p. 97.

s'ouvre à une puissance qui le dépasse et semble le nier tout d'abord, le submerger, mais qui se révèle en fait un formidable moyen de ressourcement et d'accomplissement de soi. Or, « un rationalisme indigne de son nom veut ignorer ces endroits souverains » (574). Barrès fustige, une fois de plus, la cécité du scientisme et du positivisme qui refusent d'accepter le mystère¹¹. Toute écriture du haut lieu, toute proclamation de son existence, s'inscrit dans une réaction concertée contre le désenchantement du monde que génère la civilisation technicienne et rationnelle. L'écrivain retaille le costume de prophète et de mage que lui a légué le romantisme. Il n'est pas question de dire des lendemains qui chantent ni même de proclamer des hiers qui rayonnaient, il s'agit de rappeler qu'il existe, au cœur d'un monde que les froides sirènes de la raison rendent terne, des lieux d'une résistance inespérée, non des ailleurs improbables qui ne sont, à tout prendre, que des subterfuges et des leurres, par lesquels s'invente une façon rêveuse de désespérer, mais des lieux avérés vers lesquels il est possible de s'acheminer dans une urgence et une soif qui ne seront pas déçues. Le prophète accède à une modestie nouvelle, qui est aussi plus déraisonnable et ambitieuse que ses vaticinations de naguère : le voilà prophète en son pays, délaissant les arcanes de l'avenir, le prestige supposé du passé, pour dire le présent, l'ici, le mystère de la présence, la présence, ici, du mystère. Il ne tire pas son savoir d'une quelconque prescience mais d'une volonté – celle de ne pas se laisser prendre aux mirages du temps. Il n'est plus « rêveur sacré » mais arpenteur, cartographe, un brin sourcier peut-être, mais sûr, en tout cas, que sa baguette de coudrier ne ressemble que lointainement et que très accessoirement au trépied de la pythie.

C'est que, pour qui sait voir, le mystère est une présence tangible, indéniable, qui ne relève ni de l'extrapolation ni de la foi, mais de la certitude et de la pratique. Ce sont des « fait(s) d'expérience » (574). Le sacré renvoie à une connaissance empirique. Les lieux sont « baignés » de mystère (573) : le sacré est un baume, un air, un souffle, à la fois matériel et immatériel, un principe volatile, un presque rien qui est comme le parfum de l'essentiel. La « vapeur » des oracles (573) y est à jamais perceptible, l'esprit « souffle », inextinguible et cependant infinitésimal. Il faut toute l'acuité de celui ou de celle qui a choisi d'être requis, à travers le haut lieu, par le mystère, pour en capter la présence, à l'instar des Baillard et de leurs disciples qui seuls entendront « la respiration paisible et presque insaisissable de la sainte colline » (627). Autant dire que le sacré, si puissant, est aussi bien peu de chose. Un air,

¹¹ Il y a là, au tournant du siècle, un motif récurrent de réflexion que l'on retrouve, par exemple, dans un article de Maupassant, paru dans *Le Gaulois*, le 8 novembre 1881. Malgré sa fascination pour les progrès de la science, il ne peut s'empêcher de s'attrister devant l'amenuisement du mystère et de la poésie qui en découle : « ...malgré moi, malgré mon vouloir et la joie de cette émancipation, tous ces voiles levés m'attristent. Il me semble qu'on a dépeuplé le monde. On a supprimé l'Invisible. Et tout me paraît muet, vide, abandonné ! » (Guy de Maupassant, *Chroniques*, tome I, UGE, collection 10/18, 1980, p.314.

un *je ne sais quoi*, qui nous rappelle que l'essentiel est impondérable, impalpable, presque insignifiant, comme le dira Vladimir Jankélévitch, une présence-absence, une apparition-disparaissant, qui exigent de l'attention, que les yeux ne soient pas « distraits » (574), mais au contraire aimantés, ouverts, tendus vers ce qui seul vaut et qui est là, invisible seulement pour qui l'a décidé. Là et pourtant ailleurs, toujours ailleurs : les chênes, la fontaine, les sentiers ne sont pas le mystère, ils en sont les simples dépositaires et les signaux, signifiants, épars dans la nature, d'un signifié suprême voué à rester innommé – car innommable. « Que les chênes fatidiques soient coupés, la fontaine remplie de sable et les sentiers recouverts, ces solitudes ne sont pas déçues de pouvoir » (573). Le mystère est indépendant du lieu où il sourd. Ce n'est pas le paysage qui fait le sacré : il n'en est que l'écrin, le lieu de surgissement. La sacralité est indépendante de la *configuration* du lieu, surprise à jamais renouvelée, rétive à toutes les réductions, à toutes les classifications.

Venir à la rencontre de tels lieux, empreints de mystère, c'est accepter d'être bouleversé. Mystère et violence vont de pair car le mystère est synonyme d'éveil, de réveil. L'homme, dans le monde profane, est endormi. Sa puissance intérieure est enfouie, reste à l'état de latence¹². Il vit dans un état de « léthargie » (573) soigneusement entretenu : l'âme, dans le temps et les lieux ordinaires de la vie, dort, du sommeil désenchanté que procure l'état de raison et cet aveuglement volontaire qu'elle ose nommer conscience. Dans le monde profane, où règnent la distraction et le divertissement, au sens pascalien¹³ du terme, l'homme est détourné de l'essentiel, par le bruit de ses « pensées » (574). Le haut lieu lui commande d'« écouter plus profond que [son] cœur » (574), c'est-à-dire d'en finir avec l'anthropocentrisme qui, sous couvert d'être une science de l'homme, se révèle un art de l'anéantissement de l'homme. Il s'agit, dans le haut lieu, de s'ouvrir à quelque chose de plus grand, de plus vaste que les axiomes rationalistes. Ce sont des « vies rythmées et vigoureuses, franches et nobles comme des poèmes » (574) qui s'entrevoient dans ces lieux, si l'on osait y vivre, si l'on pouvait avoir la force et l'inconscience d'y faire séjour, d'y affronter l'inhumain des vies qui s'offre là, ce sont des « êtres supérieurs » (574) qui seuls peuvent être requis par ces lieux qui ne souffrent aucune bassesse, aucune concession, ce sont des « hautes idées

¹² Parcourir le monde, voyager, n'a pas d'autre sens, pour Barrès, que d'aller à la rencontre de ces lieux, épars, qui permettent seuls à l'être de trouver les forces qu'il pressent en lui. « Il s'agit pour chacun de nous, écrit Barrès dans *Une enquête aux pays du Levant*, qu'il trouve en soi la source cachée de l'enthousiasme. Il s'agit que chacun devienne lui-même à la plus haute puissance » (*L'œuvre de Maurice Barrès, op.cit.*, tome XI, p.106). Cette découverte de la source intérieure passe par un arpentage attentif du monde et de ses hauts lieux qui sont moins le lieu que le moyen de la rencontre avec soi.

¹³ Sur les rapports de Barrès à Pascal, voir Michel Bouvier, « Barrès et Pascal » in *Ego Scriptor, op.cit.*, pp.83-97, et Emmanuel Godo, « Substantielle alliance : Barrès regarde Pascal », in *Blaise Pascal et l'Auvergne, Textes de Maurice Barrès*, Au signe de la Licorne, 1999.

morales » (574) qui y défient l'homme en le rappelant à son ambition native, à ses rêves premiers d'ascension et d'accomplissement. La vie, dans la lumière du mystère révélé en ces lieux, n'a pas la petitesse et l'étroitesse des vies profanes. L'homme y accède à une grandeur à laquelle il aspire et qu'il ne peut trouver dans les travaux et les jours où le sens, sacré, de l'humain se dilue. D'où l'image récurrente de l'élévation, du soulèvement : « Une émotion nous soulève ; notre énergie se déploie toute » (573). Ce qui dormait, en nous, se réveille, se met en branle, selon un axe qui est toujours, chez Barrès, celui de l'arbre : l'élévation et l'enracinement se font de façon concomitante. Les deux mouvements sont indissociables, inconcevables l'un sans l'autre : c'est parce que l'homme se ré-enracine, loin des contingences néfastes du profane - qui n'est pas seulement ce qui *est* profane mais ce qui *profane* la racine sacrée de l'homme -, que l'élévation devient possible.

Dans le haut lieu, l'homme accède à un ordre supérieur, - celui du divin. « Silence ! les dieux sont ici » (574). L'affirmation est péremptoire, elle ne souffre aucune mise en doute. Le déictique rend leur présence avérée, irréfragable. Le silence est à la fois celui qui accompagne la foi la plus respectueuse, à la fois il renvoie à l'obligation, pour accéder à cette connaissance, de faire taire, en nous, ce qui résiste, ce qui empêche de voir la révélation : les certitudes que confère la raison, les préoccupations profanes dans lesquelles nous nous perdons. Pour atteindre l'« ordre de faits supérieurs » (574), il faut que se taise « l'ordinaire » de notre vie, qui « tourne » : « Illustres ou inconnus, oubliés ou à naître, de tels lieux nous entraînent, nous font admettre insensiblement un ordre de faits supérieurs à ceux où tourne à l'ordinaire notre vie » (574). Le verbe « tourner » renvoie l'image d'une circularité désespérante, vaine et stérile. Il faut renouer avec le haut lieu pour se relier à ce qui seul donne à la vie son sens et sa dignité. Le sens « secret » des choses s'oppose au sens « familier ». L'un est fécond, l'autre ne l'est pas. De l'un à l'autre, l'homme s'élève. Il faut pour cela renoncer à tout ce qui nous enchaîne à la médiocrité : « briser de chétives entraves » (573), de l'habitude, de la pensée réduite aux limites du raisonnable.

La révélation qui s'accomplit en ces lieux est ineffable elle-même. Elle n'a rien de dogmatique : « ...sans rien nous expliquer, ils nous communiquent une interprétation religieuse de notre destinée » (574). Dans le haut lieu, l'Esprit souffle, influence celui qui y vient, mais ne lui parle pas, ne lui enseigne pas une vérité qui serait dicible, codifiable, transformable en un dogme ou une leçon. Tout au plus enjoint-il « une interprétation religieuse de notre destinée ». La religion est d'abord ici ce qui relie, ce qui fait le lien. Elle est moins un cadre statique qu'un mouvement, chaotique, qui tente de s'ordonner. C'est l'homme relié à son propre mystère, délaissant les mirages des prétendues lumières pour

renouer avec la source, désirable en son opacité même, de sa vie. On remarquera que les lieux désignés par Barrès de manière presque incantatoire ne sont pas symboliques d'une seule religion. Si Lourdes, les Saintes-Marie, Vézelay, le mont Saint-Michel et Domrémy sont associés au christianisme, Carnac, Brocéliande, la forêt des Ardennes sont des lieux païens. Le Puy-de-Dôme est un ancien volcan, qui connote en tant que tel, le jaillissement mystérieux, alors que la grotte des Eyzies porte les « premières traces de l'humanité » (573), et donc le mystère de l'origine. Le sacré, chez Barrès, n'est pas réductible à une quelconque unité. Il est protéiforme, aussi bien païen que chrétien, humain que naturel. Ce que recherche la spiritualité barrésienne, plus à l'aise avec la terre, en laquelle elle trouve un plain-pied rendant possible tous les élans, qu'avec le ciel, immensité insuffisamment palpable, qui toujours se dérobe et en quoi on risque toujours d'engloutir sa pensée, c'est une forme de réconciliation entre la christianisme et le paganisme. Qu'ici se fasse entendre l'appel de l'au-delà, que le regard soit déjà une forme de prière, que dans la terre puisse s'appréhender le souffle de l'esprit, tel est le secret espoir de la religion barrésienne. D'où l'avidité avec laquelle Barrès recense, de livre en livre, les traces de ces entrecroisements spirituels, de ces palimpsestes inter-religieux¹⁴ qui seuls peuvent assouvir les aspirations multiples et même contradictoires de son être.

L'ordre supérieur qu'atteint l'homme dans le haut lieu est aussi celui de la poésie. Barrès est héritier du romantisme en cela. Il nomme poésie l'émotion la plus intense qui puisse échoir à l'homme, dans une perspective proche de celle de Lamartine dans *Des Destinées de la poésie*, en 1834 : « La poésie sera de la raison chantée, voilà sa destinée pour longtemps ; elle sera philosophique, religieuse, politique, sociale (...) elle sera intime surtout, personnelle, méditative et grave ; non plus un jeu de l'esprit, un caprice mélodieux de la pensée légère et superficielle, mais l'écho profond, réel, sincère, des plus hautes conceptions de l'intelligence, des plus mystérieuses impressions de l'âme (...) A mesure que tout s'est spiritualisé dans le monde, elle aussi se spiritualise »¹⁵. La poésie, chez Barrès comme chez Lamartine, n'est pas une manière d'écrire ; c'est un rapport au monde, épuré de toutes les contingences, qui se vit avant de s'écrire ou qui s'écrit, peut-être, faute de pouvoir pleinement

¹⁴ Cette complexité de la spiritualité barrésienne fait l'objet de notre article « *Silence ! les dieux sont ici*, Les ambiguïtés du sacré dans l'œuvre de Maurice Barrès », *Dimensions du sacré dans les littératures profanes*, édités par Alain Dierkens, *Problèmes d'Histoire des religions*, Université de Bruxelles, 10/1999, pp. 43-55. Dans *La Colline inspirée*, nombreuses sont les notations qui rendent sensible cette intrication des motifs chrétiens et païens : Sion, lors de la venue de Vintras, voit réapparaître les « dragons du paganisme » (652) ; lors de fouilles des ouvriers exhument une statuette d'hermaphrodite (701) etc...

¹⁵ Lamartine, *Des Destinées de la poésie*, in *Premières méditations poétiques*, Paris, Hachette, 1866, pp.66-67.

se vivre¹⁶. Les « deux ailes de prière et de poésie » (573) désignées métaphoriquement par Barrès mènent l'homme à une forme de réalité supérieure. L'incipit de *La Colline inspirée* est traversé par la tentation de vivre dans ces sphères. Les vies prosaïques se hisseraient alors à une qualité qui en feraient des « poèmes » (574), idéal inaccessible, horizon qui grandit celui qui le conçoit. Les hauts lieux sont là pour rappeler, dans le monde, qu'une grandeur est possible, qui n'est pas du monde : celle de la « poésie des grandes croyances » (574).

Dans ces lieux règne l'absence de temps. Ils inscrivent, dans le temps profane de la succession indéfinie des instants, une durée que rien ne saurait entamer. Ils sont « élus de toute éternité » (573), leur vertu « précéda leur gloire et saurait y survivre » (574), ce sont d'« éternels buissons ardents » (574). Ce sont des lieux immémoriaux. Et si certains d'entre eux portent la marque de l'histoire - comme le souvenir de Jeanne d'Arc à Domrémy, celui des Gaulois défaits à Alésia au mont Auxois -, le mystère dépasse toujours l'historicité du lieu. Ce n'est ni un fait d'histoire ni un fait de nature. C'est ce qui fonde la foi barrésienne : «...il est de par le monde infiniment de ces points spirituels qui ne sont pas encore révélés » (574). L'éloge des lieux où souffle l'esprit n'est teinté d'aucune nostalgie. Barrès ne chante pas un âge d'or où les hommes n'auraient pas rompu le pacte avec le mystère ; il rappelle à une humanité oublieuse d'elle-même et de sa nature religieuse que le monde n'a pas cessé, lui, d'être un temple, à portée de ferveur. Point n'est utile d'exhumer les vestiges d'un passé hâtivement réévalué. Il suffit de voir ce qui est, ici, maintenant. Barrès assigne à l'écriture cette fonction de maintenir vivace la fibre religieuse de l'homme en redisant la poésie et la magie des hauts lieux qui scandent cette « habitation magique »¹⁷ qu'a su rester le monde, contre les vents déracinants et les marées désenchantantes de la raison.

C'est pour cela que le texte insiste, même si le sacré n'est pas lié à la forme même des paysages, sur les éléments naturels. « Etroite prairie », « rocher », « gave », « plage mélancolique », « abrupt rocher », « vallon », « grottes », « lande », « bruyères et ajoncs », « forêt », « promontoire », « colline » (573). Tous ces « temples du plein air » (573) ne sont

¹⁶ Comme l'écrit Jean-Marie Gleize, « ...pour Lamartine, la poésie est le geste de poésie, ou l'état conduisant à ce geste, et non le poème lui-même. Dès lors la poésie n'est pas achevable, et les poèmes ne sont toujours que des traces, des échos, dont l'importance est essentiellement *relative* » (*Poésie et figuration*, Paris, Seuil, 1983, p.35).

¹⁷ « Les spéculations purement intellectuelles dépouillent l'univers de son manteau sacré. Le monde portait les hommes quand il était revêtu de son inextricable forêt. Alors, générateurs de sources et d'ombres, ses halliers encombraient les chemins (...) Avant de vous donner ma vraie réponse, je voulais vous faire comprendre que les hommes ne peuvent pas se passer d'habitations magiques » (Jean Giono, *Romans et Essais*, La Pochothèque, 1992, p.994) : Jean Giono prolonge, dans *Les Vraies richesses*, en 1936, la réflexion de Barrès sur le désenchantement du monde ourdi par le rationalisme et assigne à la littérature, sous une autre forme, le même dessein de redécouverte de la sacralité du monde. On remarquera que le pessimisme gionien, époque oblige, est plus marqué que celui de Barrès.

pas des lieux de grande beauté. Austères, simples, modestes, ils sont ce qu'ils sont. Ce qu'ils doivent être. A l'image de l'humanité souffrante. Ils ne font pas entrevoir une beauté inaccessible, inhumaine et trompeuse. Ce ne sont pas des mirages comme Venise. Ils sont humbles, à ras de terre - même les élévations, comme la colline dite inspirée, « faible éminence sur une terre la plus usée de France » (574), conservent quelque chose de modeste, ourlets de terre aimantés par le ciel mais qui savent garder un ancrage tout terrestre. C'est bien *ici* que sont les dieux. Et pas dans des ailleurs merveilleux. Ce n'est pas l'or et la myrrhe, c'est la terre d'ici qui est le signe le plus sûr de l'existence du sacré. Barrès ne cite que des lieux français. La période est à la défense des églises de France, après les remous des Lois de Séparation. Mais cette francité revendiquée n'est pas seulement politique. C'est une manière pour Barrès de dire, surtout, que la spiritualité n'a pas à s'enivrer d'exotisme, qu'elle peut jaillir d'un horizon plus borné, plus accessible, moins enchanteur et partant moins trompeur. Les lieux où souffle l'esprit sont d'une *désarmante* proximité : ils savent donner à la grandeur spirituelle le visage accueillant de la simplicité. Car la pensée du haut lieu est une forme de la pensée du Simple – celui qui « garde le secret de toute permanence et de toute grandeur » comme le dira Heidegger : « Il arrive chez les hommes sans préparation, bien qu'il lui faille beaucoup de temps pour croître et mûrir. Les dons qu'il dispense, il les cache dans l'inapparence de ce qui est toujours le Même »¹⁸. Le haut lieu n'est pas du registre de l'exception, il n'est pas l'extraordinaire : tout au plus est-il le Simple surgissant dans tout le rayonnement dont il est capable. Exceptionnellement simple, alors, extraordinairement simple, le haut lieu est le Simple à son plus haut degré de simplicité. Quand les incrédules, désireux de voir Héraclite, le trouvent près du four du boulanger, ils s'étonnent que le penseur qui a dit : « L'homme habite, pour autant qu'il est homme, dans la proximité du dieu » ait choisi un séjour si fruste. Mais Héraclite les rassure : « Ici aussi les dieux sont présents ». Et Heidegger de commenter : « ...près du four, en cet endroit sans prétention, où chaque chose et chaque situation, chaque action et chaque pensée sont familières et courantes, c'est-à-dire accoutumées, *en cet endroit même*, en ce monde de l'accoutumé (...) c'est bien là *que les dieux sont présents* »¹⁹. De même c'est au sein d'une « terre toute livrée aux menus soins de la vie pratique » (575) que surgit la colline de Sion. « Silence ! les dieux sont ici » (574), dans une terre sans prestige, dont l'humilité devient une forme, paradoxale, d'élection, en ce qu'elle fait la jonction entre la « vie normale » et « la vie surnaturelle » (577) :

¹⁸ Heidegger, *Questions III*, « Le chemin de campagne », traduction d'André Préau, Paris, Gallimard, collection TEL, 1976, p.13.

¹⁹ Heidegger, *Ibid.*, « Lettre sur l'humanisme », traduction de Roger Munier, pp.117-118.

« ...ainsi dénudée, la colline nous propose toujours, au milieu de la plaine, sa vétusté sereine, son large abandon, sa terrasse à demi morte, sa gravité, sa tristesse vaste et nue en hiver, sa force en toute saison, pareille à celle d'une falaise dans la mer, son indifférence à ce que nous pensons d'elle, sa résignation qui ne réclame rien, qui ne prétend même pas à la beauté » (579).

La révélation du mystère ne passe pas par la Beauté qui a toujours, chez Barrès, quelque chose de mensonger dont il est malaisé de se déprendre. La nudité un peu triste, la grisaille et l'humilité d'une terre qu'il faut apprendre à voir et à aimer²⁰, sont les signes les plus sûrs du divin. D'où la sympathie manifeste, que les relents d'hérésie ne parviennent pas à amoindrir, qu'éprouve Barrès pour Léopold et les siens. C'est la même confiance en une terre sans prestige, belle dans son absence même de beauté, féconde dans son austérité même, qu'il retrouve dans leur amour de la colline ou qu'il y projette :

« Cette plaine leur semblait un temple et non pas immense, un temple domestique, familial, où les villages étaient autant de petits autels, les travaux des champs une suite de cérémonies pieuses, et la faible rumeur des bêtes et des gens une large action de grâces » (630).

Le profane n'existe plus : les travaux et les jours s'inscrivent, sous le rayonnement de la colline, dans une geste sacrée. Plus n'est besoin de concevoir des rites, l'artificialité d'une théâtralité lointaine : l'existence coutumière devient une liturgie de tous les instants, une prière ininterrompue. On retrouve ici la défiance de Barrès à l'égard du ciel et des cieux. Du ciel des idées philosophiques qui coupe l'homme de ses racines terrestres comme des cieux hypothétiques qu'une religiosité puérile fait miroiter à des imaginations bornées. La terre reste pour lui un centre de gravité indépassable, auquel doit s'arrimer toute forme de sacré. Sa spiritualité se conçoit dans une constante défiance à l'égard de l'éther. La terre apparaît comme le point d'articulation, et de conciliation, entre le physique et le métaphysique. L'ici ouvert à l'au-delà, l'au-delà perceptible dans l'ici, le haut lieu est un de ces lieux où les frontières n'existent plus. S'esquisse, aux portes de l'église - Barrès est bien cet homme qui regarde la chapelle de la prairie qui l'environne -, une religion de concrétude délivrée des vertiges de la métaphysique et qui ne s'engluie pas pour autant dans la médiocrité du terre à terre. Dans le haut lieu, comme Sion, le sacré affleure, se fait présence tangible, devient un être-là qui rend caduque la dichotomie entre immanence et transcendance. C'est sœur Thérèse

²⁰ Comme le rappelle René Tavenaux, « C'est lentement et par étapes que la Lorraine s'est imposée à l'esprit de Barrès jusqu'à former ce qu'il appelle les « dessous » de sa pensée ou sa « nappe inépuisable » » (article « Barrès et la Lorraine », in *Maurice Barrès*, Actes du colloque de Nancy, 1963, pp.137-147). Sur le rapport de Barrès à la Lorraine, on peut lire, bien qu'il soit très vieilli, l'essai de Georges Tronquart : *La Lorraine de Barrès, Mythe ou réalité ?* Publications de l'Université Nancy II, 1980. On peut citer également Yves Chiron, *Barrès et la terre*, Paris, éditions Sang de la terre, 1987. La limite de ces ouvrages est de considérer le sujet sous un angle trop anecdotique. Manque une réflexion de fond sur le sens, à la fois mystique et religieux, de l'enracinement barrésien : mystique en ce qu'il est source de ferveur et de passion, religieux en ce qu'il peut se concilier avec une discipline et un ordre.

qui dit le mieux, sans doute, cette réconciliation de la terre et du ciel : « Ils croient que nous cultivons la terre et nous cultivons le ciel » (627). Le Très-Bas - cette terre ingrate au rythme de laquelle la petite congrégation a décidé de vivre - ne détourne pas du Très-Haut, bien au contraire, il en est la voie d'accès la plus sûre. Le sujet, dans le haut lieu, échappe à la vanité du réel, empêtré dans les rets collants de la matérialité conçue comme seul horizon, comme à celle de la spéculation théologique, déjoue le double piège, le double risque de dilution, du matérialisme d'une part, du spiritualisme d'autre part. Dans le haut lieu, la double nature de l'homme - corps et esprit, matière et souffle divin - trouve enfin réunies les résonances qui lui sont nécessaires et cesse de se vivre sur le mode, débilitant et tragique, de l'écartèlement.

C'est pourquoi la rencontre de Léopold Baillard et de Sion-Vaudémont ressemble à une reconnaissance immédiate et passionnée. D'emblée, le mystique voit que là est le lieu où il pourra réaliser son désir le plus intime, celui de « rouvrir sur sa terre les fontaines de la vie spirituelle » (586). C'est au fondateur que la désolation de Sion parle :

« Un jour de l'année 1837, l'abandon où gémissait ce lieu sacré le frappa au cœur ; il contempla ce repos, cette patience, cette longue songerie de la colline et jura d'en faire sortir une pensée armée, agissante, et conquérante ; de grandes ombres lui parlèrent et lui définirent avec une force divine quelle œuvre souveraine lui était ici réservée » (587).

Le regard que porte Barrès sur Léopold est, tout au long de l'œuvre, empreint de cette indulgence qu'il aura toujours pour l'homme fidèle, malgré ses excès, à sa ferveur première. Claire Bompaigne-Evesque a raison de rappeler que *La Colline inspirée* est un roman idéologique, au sens où « le roman idéologique, insiste-t-elle, est un roman où les idées et surtout l'émotion provoquée par le jeu des idées occupent une part plus importante que l'intrigue »²¹. Le contraste est patent, dans le livre, entre le déroulement temporel qu'implique tout récit et l'immobilité inhérente au lieu. Une histoire se raconte, une intrigue se déroule et pourtant quelque chose d'intangible l'emporte sur le mouvement de la narration. Tout se passe comme si l'histoire, avec ses rebondissements, sa fluidité, n'avait pour fonction que de rendre perceptible au lecteur quelque chose - la magie du haut lieu - qui échappe à toute mise en récit. Le narratif est alors détourné de sa finalité ordinaire en ce qu'il devient un moyen d'exprimer, comme en négatif, le poétique. Le parcours de Léopold et des siens, minutieusement rendu par un écrivain en phase avec ses personnages - moins, d'ailleurs, par la richesse de sa documentation, que par l'empathie qui le met de plain-pied en accord avec eux -, n'est pas en lui-même porteur du sens ultime du livre : l'aura de Sion-Vaudémont précède l'histoire et lui survit. Le haut lieu c'est l'espace qui a raison du temps. C'est

²¹ Claire Bompaigne-Evesque, « Roman balzacien, roman idéologique : les choix de Barrès dans *La Colline inspirée* », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, article cité, p.584.

pourquoi le récit qui met en scène la fascination pour le lieu accepte *de facto* d'être gagné par une forme d'immobilité dont le premier effet est d'affirmer la vanité de toute narration. Tout au plus l'histoire joue-t-elle comme *signe*, comme révélateur d'une poésie qu'elle n'exprime jamais mieux que lorsqu'elle finit, d'elle-même, par renoncer à *raconter*. La colline, par le biais d'évocations, de discours, de descriptions et de scènes, finit non seulement par occuper tout l'espace romanesque mais par interdire toute progression significative de l'intrigue ; les Baillard sombrent dans l'hérésie, leur entreprise échoue mais peu importe, c'est encore et toujours la colline qui triomphe, c'est la magie du haut lieu qui se dit à travers l'impossibilité même du récit d'accéder au romanesque. Si « le récit poétique est un récit qui reprend, en prose, les moyens du poème, et définit un univers privilégié, un paradis perdu et retrouvé », il faut dire, alors, que *La Colline inspirée* est bien un récit poétique, tel que Jean-Yves Tadié le définit²². Mais poétique, le livre l'est aussi par cette neutralisation, voulue par l'écrivain, du narratif, servant à la valorisation du motif du haut lieu. Ce serait même réduire la portée du livre que de considérer l'histoire des Baillard comme simplement exemplaire ou illustrative. Certes la trajectoire des Baillard montre l'intensité du rayonnement exercé par Sion-Vaudémont sur des consciences passionnées, mais l'importance du haut-lieu excède toute mise en récit. C'est ce que signifient, par-delà leur dimension didactique, le prologue et l'épilogue : l'essentiel, dans l'homme et dans le lieu, ne se raconte pas. Tout comme la vérité de Léopold ne se résume pas au récit de sa vie - il a fallu raconter cette vie précisément pour s'en apercevoir -, la vérité du haut lieu n'est enserrable dans aucune forme définitive - récit, dogme, discours savant.

Le haut lieu confronte l'homme à une vérité, brute et sacrée, qui est aussi enthousiasmante que dangereuse, aussi nécessaire qu'impossible à tenir. C'est pourquoi l'homme doit apprendre à revenir du haut lieu, ne pas en rester à l'utopie d'un acheminement sans retour. Telle est la périlleuse dialectique qu'enseigne *La Colline inspirée* et sur laquelle elle se clôt, *quelque part dans l'inachevé*. Si les premières pages de *La Colline inspirée* disent la sacralité du lieu, au seuil d'un roman dont une colline sera le personnage central, l'excipit fait entendre le dialogue de la chapelle et de la colline, prolongement, dans l'ordre des lieux, de ce qu'a été ou aurait dû être, sur le plan humain, le dialogue de Léopold et du Père Aubry, de l'hérétique et de l'orthodoxe, de l'homme de la colline et de celui de la chapelle :

²² Jean-Yves Tadié, *Le Récit poétique*, Paris, Gallimard, collection TEL, 1994, p.197.

« - Je suis, dit la prairie, l'esprit de la terre et des ancêtres les plus lointains, la liberté, l'inspiration.
 Et la chapelle répond :
 - Je suis la règle, l'autorité, le lien ; je suis un corps de pensées fixes et la cité ordonnée des âmes » (735)

L'émotion religieuse, qu'incarne la colline, est indispensable pour que la religion ne soit pas un vain mot. Mais elle ne saurait suffire. Toute énergie, dans la lecture barrésienne, doit être canalisée, disciplinée. C'est pourquoi l'Eglise est nécessaire : pour réguler le jaillissement mystique, pour donner sens, en l'endiguant, au mouvement fusionnel de retour à la terre. Mais de même que la colline a besoin de la chapelle, la ferveur devant se réguler pour être féconde, de même la chapelle a besoin de la colline, l'ordre ayant besoin d'être irrigué d'enthousiasme. La vérité n'est ni dans un lieu, ni dans l'autre, mais dans le constant ajustement entre les deux forces dont ils sont l'emblème. Cette dialectique informe toute la pensée de Barrès, dans ses versants non seulement religieux mais encore philosophiques, politiques et esthétiques. La vérité n'est à chercher ni du côté de Léopold ni du côté du Père Cléach, qui finit par obtenir la rétractation de l'hérétique, mais dans leur confrontation même. C'est cette dialectique qui explique la rapport que Barrès entretient à l'Eglise : à la fois défenseur de l'ordre qu'elle instaure - son mysticisme y trouve la régulation dont il a besoin -, à la fois à distance - éternellement insatisfait de ne pas y retrouver la ferveur sans laquelle rien ne vaut et qu'incarne, mieux que n'importe quelle autre, la pensée du haut lieu.

Emmanuel Godo

Université catholique de Lille